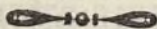


LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (15^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Malgré la douceur exceptionnelle de la température de ce mois de novembre, les fleurs s'en vont; à peine quelques pâles chrysanthèmes montrent-ils encore leur corolle effacée, à peine quelques violettes laissent-elles entrevoir dans l'herbe leur tête humble et embaumée, l'automne a tout emporté, nos jardins décolorés voient disparaître leurs derniers bouquets, tout est flétri : les roses des parterres et les marguerites des champs, ces filles du soleil, ont disparu avec ses chauds rayons, et jonchent maintenant la terre de leurs débris.

Mais que venons-nous dire des fleurs et de leurs tristes adieux ? Les fleurs ne sont pas mortes, les fleurs sont éternelles, l'art leur a conquis une immortalité; sous les doigts habiles de mademoiselle Pitrat nous les voyons revivre plus fraîches, plus charmantes que jamais, et nous ne regrettons plus ces fleurs éphémères qui ne peuvent briller qu'un jour : mademoiselle Pitrat nous en offre de plus durables et d'aussi belles ! L'hiver peut allumer ses lustres étincelants, nous aurons à la lueur de ce soleil des bals des fleurs aussi éclatantes que celles que le vrai soleil fait éclore.

Les fleurs de mademoiselle Pitrat ne sont pas comme certains produits du goût ou de l'art, qui n'ont de fleurs que le nom; mademoiselle Pitrat est une élève de la nature, elle reproduit des fleurs véritables, de belles fleurs, auxquelles il ne manque que le parfum, des roses épanouies et moussues, toutes baignées encore des larmes du matin, des magnolias satinés, des orchidées, qui semblent cueillis depuis une heure dans quelque prairie fraîche et humide, des liserons trem-

blants, frêles, délicats et charmants, comme ceux que nous voyions encore il y a deux mois dans nos promenades champêtres. Les salons de mademoiselle Pitrat sont des parterres éblouissants, presque embaumés, et en les parcourant on applaudit de grand cœur aux succès de tous genres obtenus par l'habile fleuriste; grande médaille à l'exposition, brevets princiers de toute l'Europe, et qui plus est vogue toujours croissante à Paris.

Mademoiselle Pitrat vient de faire pour lady P... une guirlande de youkas d'un goût exquis; les feuilles satinées des youkas descendent sur le cou, et les fleurs blanches sont disposées pour encadrer le visage; on se figure tout de suite l'effet de cette guirlande sur la tête blonde de cette belle lady P..., et on entrevoit un ensemble poétique et ravissant.

Mademoiselle Pitrat fait des lis d'une espèce particulière, qui ont obtenu tout l'été de grands succès, et les verront continuer cet hiver; ce sont des lis lilas d'une teinte très-pure, d'un velouté très-doux, qu'elle appelle *lis Marie-Antoinette*. Elle vient d'orner une toilette de petit deuil avec des agrafes de ces lis, destinée à la fille de madame la duchesse de C... T...; les cœurs jaunes étaient remplacés par des cœurs blancs. La première jupe de la jeune femme était légèrement relevée par ces lis charmants; le bouquet de corsage était formé des mêmes fleurs, et les longues feuilles des lis se mêlaient aux grappes de ses beaux cheveux. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus virginal, de plus distingué que cette simple toilette, si bien portée à une des dernières réceptions de Windsor par cette noble descendante des défenseurs des lis.

Mademoiselle Pitrat prépare pour la saison d'hiver, déjà prochaine, nombre de délicieuses nouveautés, mais il ne nous est pas encore permis de les désigner. On parle de fleurs exotiques admirablement reproduites, étudiées par elle sur nature dans les serres si riches du jardin des plantes, et qui produiront des effets tout nouveaux pour coiffures et parures de bal; nous verrons bien, car nous comptons faire de temps en temps la revue de tout ce qui éclôt de charmant et d'inattendu dans les serres de la rue de Grammont.

Les dames Noël sont aussi dans leur genre des espèces d'artistes, elles créent dans le domaine de la fantaisie, et toujours avec un tact intelligent, qui leur

inspire des modes différentes pour les divers visages qu'elles doivent embellir; leurs couleurs seront toujours en rapport avec le teint, leurs formes avec la coupe du visage; elles ont en ce moment une collection de modèles d'hiver très-distingués, et les plus jolies coiffures que l'on puisse voir. Parmi ces dernières, nous en citerons deux : la première est de velours violette des Alpes, ce violet, presque scabieuse, qui sied si bien à toutes les carnations; elle avance sur la tête en forme de coiffure Marie Stuart, et redescend en pointe par derrière; autour de cette pointe ondule une haute dentelle noire, et de chaque côté sont des pans de velours terminés par un gland d'or. L'autre coiffure est formée d'une simple natte à jour en velours noir avançant sur le devant de la tête, tandis qu'une autre entoure le chignon des cheveux; la coiffure est terminée par un nœud de velours à longs pans. Cela va à ravir, et convient à toutes les toilettes.

La maison Delisle offre ces jours-ci aux belles arrivées de nouvelles parures très-appropriées à la saison. Nous avons admiré souvent la variété des robes qui sortent de ses ateliers : robes de jour et de soir, robes de chambre et robes de bal, tout y est exécuté avec beaucoup de goût et de richesse. Dans ce moment on y peut voir les premières étoffes d'hiver, qui renchérissent encore s'il est possible sur les magnifiques étoffes venues de Lyon l'an dernier. Il y a là surtout de certains lampas à médaillons entourés d'arabesques en soie blanche, qui font absolument l'effet d'ornements repoussés en argent. Cette robe se fait sur plusieurs fonds : en gris perle et en vert Azof elle est particulièrement belle; on y voit aussi des moires antiques à applications de velours, à dispositions, à montants et à quilles très-variées de dessins. Les reps de la maison Delisle seront admirablement portés cette année; elle a fait pour la comtesse de Cer... une robe en reps gris poussière avec qu'il's de guipure de velours, fermées de trois bandes de velours quadrillé de chaque côté; le corsage, forme Montespán, est orné sur le devant de velours en treillis, avec des manches à deux bouillons, entourées du même ornement. Cette robe est d'une parfaite distinction. En fait de robes de bal, nous parlerons de trois toilettes commandées par madame la marquise d'A... pour elle et ses deux filles; la robe de la marquise est en crêpe bouton d'or à trois volants, formant des dents pointues garnies du plus charmant mélange de plumes et de bruyère lilas; les trois volants sont séparés par des bouillons de crêpe, et dans chaque bouillonné est une mignonne touffe de bruyère lilas; le corsage a une berthe à dents garnie de plus petites plumes et de plus fine bruyère; les manches, rondes et courtes, ont des bouillons couverts d'un jockey, sur lesquels on voit les mêmes fleurs. Les robes des deux jeunes filles sont en tulle illusion à huit volants garnis de ruches de tulle illusion mêlé de légère petite chenille. La robe de l'aînée des sœurs est rose et blanche, et celle de la seconde bleue et blanche. Ces robes de tulle, si vaporeuses, sont

charmantes pour les jeunes filles; elles semblent les envelopper d'une atmosphère de nuages, leurs délicates épaules sortent de ce flot blanc plus blanches et plus veloutées; si à cette toilette elles ajoutent dans leurs cheveux une rose du roi de chez mademoiselle Pitrat, ou une branche de campanules bleues, elles seront sûres de posséder le charme suprême.

La maison Delisle ne s'occupe pas seulement des toilettes, elle offre à sa clientèle un immense assortiment de dentelles et de châles des Indes; on trouve dans ses vastes magasins des dentelles dont les dessins nouveaux et choisis ont été faits exprès pour la maison ou pour quelque belle dame qui a voulu avoir la propriété de son élégance. En s'adressant à la maison Delisle on peut commander soi-même le dessin de ses dentelles, elles seront exécutées avec tout le fini et l'art imaginable. Quant aux cachemires, notons ce point, que, malgré la guerre de l'Inde, elle les maintient aux prix les plus tentants.

La maison Bridault s'est fait une sorte de spécialité avec les manteaux et les robes de chambre, et il convient de la citer ici pour compléter cette revue du costume féminin; elle fait des robes de chambre aristocratiques et charmantes qui ont un cachet très-spécial. Nous en citerons une en reps gris perle à rideau, comme les robes que portaient ces fières et délicates marquises d'autrefois auxquelles nous avons déjà emprunté tant de choses, les cheveux relevés, les tailles longues, les amples jupes, auxquelles nous allons prendre maintenant les longues robes plissées dans le dos; cette robe de chambre est donc à rideau, ornée sur le devant de peluche bleu de ciel, ouverte en tablier, pour laisser voir un magnifique dessous de broderie; les manches, forme moyen âge, sont fendues jusqu'au coude, et sont garnies également de peluche et de chenille bleu de ciel; une grande cordelière de chenille à gros glands complète cette robe d'une rare élégance.

La plupart des maisons dont nous venons de parler font entrer dans leurs ornements les rubans gaufrés de la maison Desterbecq; ces rubans, indéplissables, susceptibles de prendre le ruchage et le gaufrage les plus variés, fournissent de délicieux motifs pour les garnitures de robes, la lingerie et la fantaisie. Ils se font de toutes largeurs, de toutes nuances, et peuvent même s'allier à l'or et à l'argent pour la grande toilette. Déjà l'an dernier ils avaient été bien accueillis, et les nouveaux modèles qu'a fait exécuter M. Desterbecq ont tant d'élégance et de variété, qu'ils sont admis par les plus grandes couturières comme de très-utiles auxiliaires pour leurs charmantes et multiples combinaisons d'ornements.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de reps gris brodée au passé de montants de soie pareille. Mantelet de velours noir brodé en semis et garni de deux rangs de dentelle de Chantilly. Chapeau de velours épinglé blanc avec touffes d'orchidées lilas dessus et dessous. Col et manches de mousseline brodée. Gants de chevreau. Bottines de satin noir.

Seconde toilette. — Robe de pékin moucheté à raies transversales noir et vert. Corsage Marie Stuart montant, garni d'un haut effilé autour des pointes et une série de petits nœuds devant. Chapeau de crêpe blanc et de velours épinglé rose, avec guirlande dessus et dessous de roses des Antilles. Col et manches de mousseline à pois bouillonnée. Gants de chevreau. Bottines de satin français noir.

MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.**FLEURS.**

MM. A. Guersant et C^{ie}, 8, rue de Choiseul.

BRODERIES, TAPISSERIES, ARMOIRIES,
OUVRAGES AU CROCHET.

Madame Legras, 350, rue Saint-Honoré.

LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX
ET LAYETTES.

Madame Payan, 43, rue Vivienne.

FLEURS ET COIFFURES.

M. Tilman, fournisseur de S. M. l'Impératrice et de S. M. la Reine d'Angleterre, 404, rue Richelieu.

NÉCESSAIRES, ÉBÉNISTERIE DE FANTAISIE,
BOIS SCULPTÉS.

Audot, 4, rue Neuve-Montmorency-Feydeau.

COIFFURES, LINGERIES, HAUTES NOUVEAUTÉS.

Mesdames Mourée sœurs, au Lis de la vallée, 346, rue Saint-Honoré.

COIFFURES ET PARURES.

Compagnie florale, 3, rue de Choiseul.

CONFECTIONS ET ROBES, HAUTE NOUVEAUTÉ.

E. Boudet, 40, rue de Ménars.

DENTELLES.

Madame Violard, 4, rue de Choiseul.

BIJOUX EN CHEVEUX.

M. Lemonnier, 40, boulevard des Italiens, passage de l'Opéra.

ROBES BRODÉES, CONFECTION DE MANTEAUX
ET MANTELETS.

Madame Couchonnal, 79, rue Richelieu.

CORSETS.

Madame Josselin, à Paris, 27, rue Louis-le-Grand; et à Londres, 47, Davies street, Berkely square.

SPÉCIALITÉ DE CONFECTION DE ROBES,
FABRIQUE DE FOURRURES.

Madame Léon Durand, à la Présidence, 4, rue de la Chaussée-d'Antin.

CACHEMIRES FRANÇAIS.

M. Biétry, fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice, 44, boulevard des Capucines.

SPÉCIALITÉ DE FOULARDS.

Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain.

GANTS DE CHEVREAU DE TURIN POUR HOMMES
ET POUR DAMES, QUALITÉ SUPÉRIEURE.

Victor Dupuy, 43, rue Bonaparte.

SPÉCIALITÉ DE RUBANS GAUFRES.

M. L. Desterbecq, 4, rue Jean-Jacques-Rousseau.

CONFECTION DE FOURRURES,

SPÉCIALITÉ DE GARNITURES DE MANTEAUX,
TROIS MÉDAILLES A L'EXPOSITION.

M. Franck Alexander, 455, rue Saint-Martin.

PORCELAINES ET CRISTAUX, SERVICES DE TABLE,
SURTOUTS DE TABLE, BRONZE DORÉ.

MM. Laboche et Pannier, maison de l'escalier de Cristal, Palais-Royal, 462 à 464.

ÉVENTAILLISTE,

FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. L'IMPÉRATRICE.

A. Rodien, successeur de V. Viginet, 48, rue du Luxembourg, boulevard des Capucines.

MAISON DE COMMISSION.

Lassalle et C^{ie}, 37, rue Louis-le-Grand.

JUPONS A RESSORTS EN ACIER, INOXYDABLES.

M. L. Huteau, 72, rue Montmartre.

ALAMONTADE.

(SUITE.)

— Firent feu? m'écriai-je. Y a-t-il eu quelqu'un de tué?

— Quatre sont restés morts sur la place, » répondit le domestique.

Sans rien demander de plus, je pris ma canne et mon chapeau. Clémentine pleurait et tremblait. Elle ne voulait pas me laisser sortir. Elle était pâle; elle ne pouvait parler, et s'attachait avec anxiété à mon cou.

Madame de Sonnes parut. Je lui racontai l'horrible événement, et lui fis connaître ma résolution de courir auprès du maréchal pour essayer de l'amener à la douceur. Elle loua ma résolution, m'invita à y courir sans retard, et s'occupa de tranquilliser Clémentine.

Je partis; à la porte je me retournai vers Clémentine. Je la vis pâle et toute tremblante sur le sein de sa mère. Je revins l'embrasser une dernière fois, et sortis précipitamment.

XXXI.

J'arrivai à la porte des Carmélites. Je me fis jour avec peine à travers une foule immense et compacte, immobile de curiosité, d'horreur ou de joie, dans l'attente de ce qui allait suivre.

Je fus saisi d'effroi en voyant au-dessus de la multitude les brillants uniformes des dragons. Ils avaient formé une triple haie autour du moulin de mon oncle. Le maréchal de Montreval à cheval et entouré de quelques personnes de distinction dominait toutes les têtes. Il semblait sombre et pensif.

« Monseigneur, » m'écriai-je dès que je fus arrivé près de lui. Il se retourna, me vit et me montrant de sa canne le moulin, il me dit, sans changer de visage : « Les misérables ! maintenant les voilà écrasés.

— Que voulez-vous faire, monseigneur ?

— C'est à quoi je réfléchis, repartit-il, depuis un quart d'heure.

— Monseigneur, lui dis-je, il est vrai, ces malheureux aveugles ont violé la loi. Mais, en vérité, ils méritent plus de mépris que de colère. Soyez clément, monseigneur, et cette foule égarée tombera à vos pieds pleine de repentir, et jamais plus...

— Mais, interrompit le maréchal, ils ne peuvent être convertis; ce sont des rebelles, de furieux et impudents rebelles. Dois-je laisser grandir la mauvaise herbe pour qu'elle fasse encore une *Michelade* (1) ?

— Non, monseigneur, dis-je en saisissant d'une façon suppliante la main du maréchal, vous êtes trop juste pour vouloir punir ces malheureux d'un crime qui a été commis il y a près d'un siècle et demi.

— Il est temps de faire un exemple terrible, » dit le maréchal resté jusque-là irrésolu. Il dégagea sa main, fit quelques pas en avant, et, sans faire attention à moi, cria d'une voix forte : « Qu'on mette le feu au moulin ! »

Je me précipitai vers lui, épouvanté, et m'écriai en saisissant les rênes de son cheval : « Au nom de Dieu, pitié ! pitié !

— Arrière ! » s'écria-t-il avec un regard farouche; et il leva son bâton comme pour me frapper. Je lâchai le cheval et me jetai à genoux devant l'implacable bourreau en criant encore : « Pitié ! »

(1) Les réformés de Nîmes avaient, dans la nuit de la Saint-Michel, le 30 septembre 1567, massacré par fanatisme trente magistrats, des prêtres et moines, d'où le nom de *Michelade* pour désigner le massacre de cette nuit.

J'entendis le bruit et le pétilllement de la flamme, je vis d'épais nuages de fumée tourbillonner au-dessus du toit du moulin, et j'entendis les cris étouffés des victimes. Je me relevai et m'accrochai aux genoux du maréchal. Dieu sait ce que je lui dis dans mon angoisse. Il ne m'écoutait point. Il n'avait plus aucun sentiment humain. Le tigre n'avait d'yeux que pour le moulin en feu.

Et bientôt ma voix s'éteignit au milieu du tumulte général, des cris déchirants des victimes et du tonnerre de la fusillade; car les dragons tiraient sur tous ceux qui essayaient d'échapper aux flammes.

Je me précipitai vers le moulin. Au même moment une jeune fille se jetait par la fenêtre. Je la reçus. C'était Antoinette, la plus jeune des filles de mon oncle.

« Tu es sauvée, Antoinette, » lui dis-je; et j'emportai la pauvre créature au milieu de la fumée et de la fusillade, et arrivai sans m'en apercevoir auprès du maréchal.

« Le chien ! s'écria le maréchal, je l'avais pourtant bien dit qu'il était un des leurs. » Je ne savais pas qu'il parlait de moi.

— A bas donc, » hurla-t-il. Deux dragons arrachèrent de mes bras Antoinette sans connaissance, et les misérables déchargèrent leurs fusils sur l'innocente créature étendue à mes pieds.

« C'est bien fait pour les impies hérétiques, dit tranquillement Montreval derrière moi.

— O monstre horrible ! comment répondras-tu de cette action devant ton roi et le nôtre, devant ton Dieu et le nôtre ? » lui criai-je en écumant.

Il s'élança contre moi, me frappa de son bâton sur la tête, et me renversa sous son cheval. Je crus dans le tumulte avoir entendu l'ordre de me tuer. Je me relevai, arrachai à un dragon son fusil pour disputer ma vie. Personne n'osait m'approcher, bien que le maréchal criât à plusieurs reprises : « Saisissez-le, saisissez-le ! »

Pendant que je regardais autour de moi avec délire, j'aperçus, ô spectacle affreux ! au-dessus du corps d'Antoinette, mon oncle Étienne, la tête ensanglantée. Je ne le reconnus qu'à sa taille et à ses vêtements. Il poussa un cri épouvantable, et tomba frappé de plusieurs balles sur le corps de son enfant chérie.

Je voulais parler au maréchal, mais ma langue était roidie ! je levai seulement vers le ciel mes yeux et mon bras armé du fusil. Je me sentis alors frappé, et je tombai sans connaissance.

XXXII.

Lorsque je recouvrai mes sens, et que je pus distinguer les objets autour de moi, je me vis au milieu de personnes inconnues; ma tête était entourée de bandages. De temps en temps, pendant que j'étais sans connaissance, j'avais obscurément senti qu'on s'occupait de moi, et que je souffrais de vives douleurs. Mais

le sentiment disparaissait bientôt, et je retombais dans l'insensibilité comme dans un lourd sommeil.

« Tu as, mon cher, la vie dure ! » Ce furent les premiers mots que j'entendis en revenant à moi. Un homme âgé et sale était près de moi, et me présentait une potion.

Je ne vis pas Clémentine. J'étais dans une chambre étroite, sur un lit dur et grossier.

« Où suis-je donc ? demandai-je.

— Tu es chez moi, » dit l'homme. Je me ressouvins alors pour la première fois du malheureux événement auquel je devais sans doute de me trouver où j'étais.

« Suis-je donc en prison ?

— Certainement, et par arrêt de la justice, répondit mon geôlier.

— Madame de Sonnes le sait-elle ? A-t-elle envoyé ? Puis-je lui parler ?

— Tu connais du monde ici ? Où demeure-t-elle ?

— Rue Saint-Martin, dans la maison Albertas.

— Imbécile, il n'y a pas dans tout Marseille une rue Saint-Martin. Tu as encore la fièvre, je crois, à moins que tu n'ignore que tu es à Marseille.

— A Marseille ? Comment, je suis à Marseille ? Je ne suis donc pas à Nîmes ? Depuis quand suis-je ici ?

— Il peut y avoir trois semaines, pauvre diable. Je ne m'étonne pas que tu n'en saches rien. Jusqu'à la nuit dernière, tu n'as pas cessé d'avoir le délire. Il faut que tu aies une forte constitution. Nous pensions t'enterrer aujourd'hui.

— Pourquoi suis-je ici à Marseille ?

— Quand tu seras guéri, tu prendras la camisole. La connais-tu ?

— La camisole de galérien ! Comment ? dites-moi donc... Est-ce bien moi ? Je ne veux pas, je ne puis pas le croire... Ai-je été condamné ?

— Probablement. A ce qu'on dit, rien qu'à vingt-neuf ans de galères. »

C'était la vérité. Dès que je fus guéri, on me lut l'horrible sentence. Pour menaces et tentatives de meurtre contre le maréchal de Montreval, de plus, parce que j'étais convaincu d'être en secret protestant, et surtout parce que j'avais abusé de ma charge et de mon influence pour favoriser l'hérésie, j'avais été condamné à vingt-neuf ans de galères !

Je soupirai. Cependant, fortifié par le sentiment de mon innocence, je revêtis sans trop de douleur l'affreuse camisole. Mes larmes ne coulaient que sur le sort de Clémentine. Je m'efforçai de lui faire parvenir quelques lignes. Avec un crayon emprunté, et sur un bout de papier déchiré, je lui écrivis un adieu éternel. Hélas ! j'étais trop pauvre pour corrompre mon gardien. Il prit ma lettre, la lut, et la déchira en riant et en me disant : « Il n'y a pas de poste ici pour les lettres d'amour. »

On m'attacha mes fers et on me conduisit, avec d'autres compagnons d'infortune, au port et à la galère qui m'était destinée. Il faisait une belle soirée. La

ville étincelait des derniers rayons du soleil couchant. Sur le vert sombre des collines qui entouraient le port rempli de vaisseaux de toutes les nations, se détachaient d'innombrables maisons de campagne d'une blancheur éclatante, et les mille banderolles des mâts ondoyaient avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel entre les amandiers et les oliviers des bastides ; et à travers l'embouchure du port le regard se perdait sur les espaces immenses de l'Océan.

L'éclat de ce spectacle m'éblouit et me remplit d'un profond abattement. Les côtes de ma patrie ne semblaient étaler devant moi toute leur magnificence que pour me faire sentir plus vivement ce que j'avais perdu. Tout autour de moi respirait la joie. Moi seul j'en étais privé pour toujours, et je ne voyais de bornes à mon malheur que sur le bord éloigné de ma tombe.

Je passai la nuit sans pouvoir dormir. Le lendemain matin, de bonne heure, la galère quitta le port. Lorsque le soleil se leva au-dessus des flots, Marseille avait déjà disparu. J'étais enchaîné à un banc de rameurs avec cinq autres galériens.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)
(La fin au numéro prochain.)

VARIÉTÉS.

LA PHYSIONOMIE DE L'ÉCRITURE.

Strabon nous apprend qu'un certain Apellicon, de Téos, était un si furieux amateur d'autographes, qu'il poussait cette passion jusqu'au vol. Il fut forcé de s'exiler pour avoir dérobé dans un temple d'Athènes les exemplaires autographes de je ne sais quels décrets.

Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, leur disait : *Le salut est de ma propre main*, et les chrétiens s'agenouillaient pieusement devant ce saint autographe.

Tacite parle de la belle collection d'autographes de Mucianus, qui fut trois fois consul sous Vespasien.

Le fameux sophiste d'Antioche, Libanius, possédait aussi des autographes précieux.

Les Chinois, si amoureux de leur écriture qu'ils la regardent comme le plus bel ornement de leurs maisons, les Chinois sont passionnés pour les autographes. Les Chinois payent des autographes à des prix exorbitants. Ainsi, un petit papier contenant ces mots : *L'empereur se porte bien !* de la main de Kang-hi, empereur de la Chine du temps de Louis XIV, a été payé 4000 fr. par un Chinois. On a cru longtemps les autographes de Kong-fou-tse perdus. Kong-fou-tse (nous prononçons Confucius) est mort 500 ans avant J. C. Un de ses auto-

graphes, retrouvé il y a deux ou trois ans, a été payé une somme équivalente à un demi-million. C'est une maxime de deux lignes.

Les Chinois ont autant de vénération pour les autographes de leurs pères que pour leurs cendres. L'écriture des aïeux, c'est eux encore, c'est un souffle de leur âme. Ils expriment cela par un mot touchant : « Les aïeux nous lèguent ainsi, disent-ils, la part qu'ils avaient à la vie. »

Maintenant, je vais chercher à justifier par des exemples ma théorie sur la physionomie de l'écriture. Un autre jour, je pourrai faire quelques études sur les écritures de nos grands hommes des siècles passés. Pour aujourd'hui, je me bornerai à quelques remarques sur l'écriture de plusieurs contemporains célèbres.

J'ai précisément sous les yeux un album très-précieux, un album d'autographes. Je l'ouvre, et dès la première page je lis :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

LAMARTINE.

L'écriture de M. de Lamartine est élégante, allongée, gracieuse, régulière, harmonieuse. Malgré son élégance, l'on y reconnaît une fermeté qui lui donne quelque chose de vibrant comme à une corde de harpe.

Quel est le Lamartine que cette écriture révèle, me dira-t-on, si votre théorie est vraie? Est-ce le Lamartine des *Méditations poétiques* et des *Harmonies religieuses*? Est-ce le Lamartine historien écrivant l'*Histoire des Girondins*?

Mon Dieu! c'est Lamartine! A la tribune, à l'hôtel de ville, dans l'histoire ou dans la poésie, Lamartine est toujours le même.

C'est l'écriture d'un gentilhomme, c'est l'écriture d'un poète. En la voyant, on devine la finesse du goût, la distinction de la pensée, la facilité de la conception, la sérénité du caractère et la nature mélodieuse du talent.

Ce qui manque à cette écriture, c'est peut-être la couleur. Les pleins et les déliés ne diffèrent pas assez les uns des autres, ce qui lui donne une apparence idéale, vaporeuse; elle n'a pas de corps, elle ne révèle que l'esprit. Je parierais, à voir cette écriture, que M. de Lamartine comprend mal la peinture, et qu'il ne sait pas la voir.

L'écriture, indépendamment de ce qu'on y cherche relativement au caractère de celui qui l'a tracée, a une physionomie propre. Elle a de l'œil, de la tournure; les anneaux bien ouverts, les points bien appuyés donnent du regard aux mots; on dirait qu'ils vous regardent, ces *passants de l'âme*. L'écriture de M. de Lamartine ne vous regarde pas, les anneaux allongés prennent la forme d'yeux levés au ciel : elle regarde en haut, c'est une *âme écrite*.

Au-dessous des deux vers de Lamartine, je lis cette plaisanterie de *sofa* :

« J'aime mieux dénouer une ceinture dorée qu'une bonne renommée. »

ARSÈNE HOUSSAYE.

L'écriture de M. Arsène Houssaye est celle d'un poète du dix-huitième siècle; elle a de l'analogie avec celles de Florian et de Crébillon fils, mais avec plus de fantaisie et plus d'élégance; l'*Y* ressemble à une houlette et l'*A* à une lyre. On devine l'auteur des *Portraits du dix-huitième siècle*. Les lettres ont le visage plein, des fossettes au coin de la bouche, l'air souriant, et le point sur l'*I* figure une mouche assassine.

Plus loin, je trouve un autographe de M. Ingres, que j'ai déjà cité un autre jour :

« J'adore Homère, Sophocle, Euripide; mais les ingrats ne m'ont rien révélé. »

J. INGRES.

L'écriture est pénible, hésitante, lourde, inégale; rien n'annonce le pur et correct dessinateur, mais tout révèle l'homme obstiné dans son système exclusif.

Le crayon à la main, Ingres dessine avec une rapidité merveilleuse. On raconte qu'un jour il dessinait d'après un enfant qu'il faisait poser avec un pied en l'air. Son esquisse fut terminée en trois minutes; et comme la jambe du modèle, suspendue sans appui, s'abaissait graduellement, l'artiste eut le temps de saisir ces mouvements rapides, et de les reproduire trois fois. Le dessin était irréprochable et achevé. Les élèves du maître s'extasiaient devant cette perfection et devant cette rapidité. Ingres leur répondit :

— On doit savoir son métier de manière à pouvoir dessiner un homme qui se jette par la fenêtre avant qu'il ait touché le pavé.

Mais Ingres se livre rarement à cette faculté merveilleuse; au contraire, il semble qu'il passe sa vie à faire pénitence sur la toile de ce don charmant de la facilité. Dès qu'il ne se livre pas à sa nature, qu'il se met à réfléchir, sa pensée ne lui paraît jamais suffisamment rendue, il recommence toujours; un de ses tableaux lui coûte plus de travail que dix tableaux. Aussi son œuvre est-il fort peu considérable, et Ingres est-il le moins fécond des grands artistes.

La plume à la main, Ingres est ce qu'il est en peignant. Il hésite, il tâtonne, il cherche le mot, il cherche l'idée. Il y a plus, il cherche les fautes d'orthographe; c'est une des prétentions de ce peintre éminemment archéologue, que de ne rien avoir de littéraire, et d'ignorer même l'orthographe. J'ai vu un jour une carte laissée par lui pour M. Théophile Gauthier. Il avait trouvé moyen d'y faire trois fautes en écrivant au-dessous de son nom : *Pour M. Téopile Gauthier*.

Je lis plus loin, dans l'album, les mots suivants :

..... *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis, peccatoribus, nunc et in horâ mortis nostræ.*

LOUIS VEUILLOT.

L'écriture de M. Veuillot est très-caractéristique : elle est grande, rapide, égale; c'est l'écriture ardente



LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la M^{me} Ninette, Chapeau des Dames Noël, Mantelet de la M^{me}
Gagelin, Lingerie de M^{me} Bayan, Corsets de M^{me} Vigouroux, Gants et Parfums de F. Laboullée*
Ayuntamiento de Madrid
Bureau du Journal, 20, rue Bergère.

d'un improvisateur fiévreux, et en même temps toutes les lettres, très-penchées en avant, ont la forme serpentine d'une femme agenouillée qui prie, et dont la robe traînante couvre les pieds. C'est une écriture de dévot passionné qui ne se met pas, mais qui se jette à genoux.

L'écriture de M. Villemain, que je trouve plus loin, est égale, droite, ferme, sans couleur; elle a quelque chose d'académique, quelque chose qui rappelle l'écriture du temps de Louis XIV.

Sur une page de l'album je lis ceci :

« Mon nom n'est point digne de figurer dans ce recueil. »

DE BROGLIE.

« Ni le mien non plus. »

GEORGE SAND.

« Ni le mien non plus. »

EUGÈNE SUE.

« O triple orgueil!!! »

VIENNET.

« Mettons quadruple, et n'en parlons plus. »

PAUL FÉVAL.

L'écriture de M. de Broglie ne dit pas grand'chose.

Celle d'Eugène Sue peint l'homme : elle a la physionomie bienveillante; elle est facile et naturelle; elle ne pose pas; — c'étaient là des qualités d'Eugène Sue; — elle est ronde et ouverte. J'y lis la franchise, la finesse, a bonhomie, le tact, l'élégance. Elle a l'œil vif, elle dénote la saillie, l'esprit; elle a des pleins qui ressemblent à des sourcils épais; elle a un accent qui annonce la passion; elle a une allure libre, dégagée et sûre, qui dénote l'abondance et la force, la vigueur et en même temps je ne sais quelle mollesse voluptueuse. On dirait l'écriture d'un Hercule créole.

George Sand a une écriture d'homme, une écriture ferme, régulière, égale, fière, colorée. Elle est toujours calme, même dans les passages les plus passionnés, ce qui indique que l'auteur n'a pas dû écrire dans les moments où il éprouvait les passions qu'il dépeint.

Il écrit de mémoire, en observateur profond et désintéressé, et c'est ce qui explique cette sérénité, ce calme, cette noblesse de style, cette correction de langage, cette chasteté d'expression même dans la peinture des égarements de Lélia. George Sand écrit comme un beau labourer trace son sillon; son écriture est robuste et agreste, elle a une physionomie méditative et sérieuse, naïve et sincère, ouverte et sympathique, consistante et spirituelle. Cette écriture révèle presque toutes les grandes qualités du cœur et du style de l'écrivain.

M. Viennet a une écriture de satirique : chacune de ses pattes de mouche ressemble à un fer de flèche; il darde ses jambages, il darde ses accents, il darde ses exclamations; sa plume est un carquois.

M. Paul Féval a une écriture de demoiselle après

vingt-cinq leçons de Favarger; elle ne nous apprend rien.

SUR UN PARAPLUIE.

Ami commode, ami nouveau,
Qui, contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau
Et ne paraît qu'aux jours d'orage.

SCRIBE.

L'écriture de M. Scribe est rapide, et elle a la physionomie spirituelle. Cependant elle a l'allure sûre de l'écriture d'un banquier; c'est tout à fait ce qui convient à cet heureux et spirituel improvisateur.

M. Méry a aussi l'écriture d'un improvisateur, une écriture égale et sans rature; de plus, il a l'écriture d'un homme du Midi : toutes ses lettres sont rondes comme le soleil. Cet effet est presque immanquable. Voyez les trouées lumineuses que font les rayons du soleil dans l'ombre d'un arbre : elles sont toujours rondes. Les jours d'éclipse, elles affectent la forme d'un croissant.

L'écriture de M. Patin, vue à distance, ressemble à du grec.

Celle de M. Ponsard me fait penser à un Athénien de la rue Saint-Denis.

L'écriture de Béranger est patiente, lente, ferme et bienveillante. C'est l'écriture du poète qui trouvait que c'était trop que de faire une chanson en un mois.

Voici ce que Béranger a écrit sur le précieux album :

« Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
» Pauvre et content, sans lui demander rien

» que de me délivrer des albums, en si bonne société
» qu'on puisse s'y trouver. »

BÉRANGER.

L'écriture du général Changarnier est plus hardie que ferme.

L'écriture du général Cavaignac est plus ferme que hardie.

L'écriture d'Abd-el-Kader a la physionomie rusée, l'œil à demi fermé des Arabes. Elle a une régularité si grande qu'on la dirait gravée par un burin habile.

Alexandre Dumas père a une belle écriture, tout le monde le sait; mais on dirait qu'il a profité de ce conseil d'un sage de l'Inde : « Dans tout ce que tu crois faire de sublime, aie soin de laisser quelques imperfections, pour consoler l'homme vulgaire et pour désarmer l'envieux. »

Ce qui désarmera les calligraphes, c'est qu'Alexandre Dumas ne met jamais un point, ni une virgule, ni un accent. Son écriture a un galop régulier de cheval de chasse. Elle n'a pas de physionomie, — voit-on les yeux à un homme qui passe en locomotive devant vous? — mais elle a beaucoup de tournure. On ne pourrait pas rêver une autre écriture à Alexandre Dumas.

L'écriture d'Alexandre Dumas fils a de l'analogie

avec celle de son père; mais elle va au pas, tandis que l'autre galope.

Lorsque la signature ambitieuse ne ressemble en rien à l'écriture, cela dénote en général des prétentions, de l'affectation. L'affectation est le vice de notre siècle. Lord Byron, ce grand poète, a été gâté par cette chose sottise et odieuse, l'affectation; je n'aurais pas soupçonné M. Ch. Paul de Kock d'en avoir, et cependant sa signature allongée outre mesure est ornée d'un paraphe plus ambitieux que celui de Joseph Prudhomme.

M. Théophile Gautier a l'écriture la plus révélatrice possible. C'est une écriture colorée, à traits vifs, à pleins crus, à la touche tirebouchonnée. Quand il écrit une phrase comique, son écriture le devient, ses lettres rappellent les magots et les monstres de Callot, d'Ostade, de Goya; elles ont des museaux, des rostres, des hures; le *d* allonge son nez en flûte d'alarme, l'*e* ouvre un œil en caverne, l'*a* ouvre une bouche qui s'égueule de rire, l'*f* a un cou en fanon de bœuf, le *b* pansu semble tenir son ventre à deux mains: tout cela ricane avec une jovialité puissante; tout cela rappelle ces affreux et charmants bonshommes des grands artistes, ces magots qui ont reçu le baptême de l'art. C'est l'écriture des *grotesques*. Si M. T. Gautier décrit, son écriture se calme et se plaque; elle a l'air de peindre les ciels de métal dans la fournaise, la lumière poussiéreuse, les terrains d'un ton chaud et cru composés de marnes verdâtres et de tufs d'un blanc éclatant.

L'écriture de M. Philartète Chasles est celle d'un sceptique railleur. Le dix-neuvième siècle s'admire beaucoup; M. Philartète Chasles aime à protester contre cet engouement; son écriture a l'air de vous regarder et de sourire.

L'écriture de M. Cousin est belle, mais sans mouvement: on la lirait aussi volontiers à rebours que dans le sens ordinaire. Cette écriture ressemble à cette belle philosophie éclectique qui ne marche pas, qui n'avance pas, qui ignore la vie, qui n'est pas de notre temps, qui s'égare en de vaines disputes, et qui s'assied pour voir couler l'eau au moment où on a inventé la vapeur afin de descendre plus vite le courant.

L'écriture de M. Jules Sandeau est féminine et émue, elle a la physionomie aimable et fine: c'est l'écriture d'un homme qui a le cœur spirituel.

L'écriture de M. Henri Murger est aimable et un peu grivoise; elle a l'air de cligner de l'œil, comme quelqu'un qui va vous dire une petite gaudriole.

Les bornes de ce feuilleton ne me permettent pas d'aller plus loin. Je pourrais faire des remarques pareilles sur les écritures de M. Thiers, de M. de Rémusat, de M. Guizot, de M. Émile de Girardin, de MM. Alfred de Vigny, Poujoulat, d'Arlincourt, Lermier, Lamennais, etc., etc.; sur l'écriture blonde de madame de Girardin, sur l'écriture hermaphrodite de Déjazet, sur l'écriture de toutes nos femmes poètes et de toutes nos comédiennes illustres, qui figurent dans cet album; sur la musique écrite par Rossini, Meyerbeer, Auber, Ha-

lévy, A. Adam, etc., etc.; mais il faudrait encore vingt feuillets et courir le risque de nous répéter souvent. Je termine par l'écriture d'Alfred de Musset et par celle de Rossini.

L'écriture d'Alfred de Musset m'émeut profondément, tant elle peint le poète. Elle est jeune, elle est élégante, elle est vivante, elle est un peu chancelante, elle a la tournure du jeune poète qui sort d'un festin, la démarche égayée, la tunique en désordre, la couronne de roses inclinée sur l'oreille. Mais bientôt, rappelé à lui par la brise de la nuit, il se prend à admirer le ciel, le paysage sombre, puis, mettant la main sur son cœur, il s'écrie comme Hamlet:

« Doutez de tout, Ophélie, mais ne doutez pas de l'amour. »

Oui, dans cette écriture vibrante, je crois deviner ce scepticisme douloureux et tendre, cette hardiesse d'esprit, cette puissance sympathique dans l'art de souffrir et de donner du charme à la souffrance, cette raillerie qui a toujours sous les paupières des larmes mystérieuses, et avec tout cela cette vérité passionnée, ce bon sens humain qui fait la force, la puissance et la gloire du poète. L'écriture d'Alfred de Musset le fait comprendre et le fait aimer.

Rien d'attachant aussi comme l'autographe de Rossini, six lignes de musique. Je ne veux pas la lire. Je ne regarde que les notes: elles sont un peu tremblées, mais elles ne tremblent pas; elles frissonnent comme des ailes d'oiseau; elles vivent; on les voit et on les entend. Ce sont des esprits de feu qui nous révèlent tout le génie de Rossini, ce compositeur mélodieux, sans rival, fécond, varié, souple, infatigable, éblouissant. Non-seulement on y devine son génie musical, ce génie qui secoue des mélodies, comme le petit chien de la fable secoue des perles et des escarboucles, mais on y devine encore son esprit vif, audacieux, railleur, qui ne respecte rien que le génie, qui rit de tout, qui rit de lui-même, et qui souvent fait rire l'accompagnement du sentiment exprimé par la mélodie.

Un jour à Rome, chez un cardinal, on le prie de chanter. Un caudataire s'approche de lui et lui demande de ne chanter que le moins possible des chants d'amour. Rossini se met au piano et chante des polissonneries en bolonais que personne ne comprend. Il rit et il pense à autre chose. Cet autographe de Rossini me rappelle cette aventure. Il rit, je le parierais, de l'album, de son maître, de ceux qui le regardent, de ceux qui en parlent et de lui-même.

Ces observations et ces remarques auront-elles convaincu, ou seulement fait douter notre bienveillant contradicteur? Je l'ignore. Je suis certain d'être compris par ceux qui cherchent l'âme des choses, par ceux qui dans le mot écrit voient la main, et dans la main devinent la tête ou le cœur.

En voyant des mots tracés par une main amie, qui n'a ressenti une sorte de mal du pays? Qui n'a revu sur le papier sacré des horizons lumineux n'ayant rien de

commun avec le ciel de Paris? Qui n'a entrevu la petite ville, les champs lointains, l'ancienne abbaye, les fenêtres de la chambre, les ombrages mélancoliques, le chemin coupé d'ombres et de lumières où s'avance une femme montant un beau cheval, les ormes, les tilleuls, et, au fond, le spectacle incertain de la rivière apparaissant à travers la découpe des arbres? Ceux à qui un seul écrit fait entrevoir ces mirages charmants comprendront que l'écriture ait quelque chose de la physiologie de celui qui l'a tracée.

PAUL D'IVOI.

PETIT COURRIER.

Voici un livre d'un très-grand intérêt : c'est le *Dictionnaire général des tissus anciens et modernes*, par M. Bezon, professeur de théorie à Lyon. Ce dictionnaire est une histoire complète des tissus, car non-seulement il indique les procédés de fabrication, mais encore il apprend la date de l'invention de chaque tissu et fait l'histoire des améliorations successives que l'art de les fabriquer a subies.

Il y a loin du temps où l'homme, à l'état sauvage, n'avait d'autres vêtements que la peau des bêtes tuées par lui à la chasse, à ceux où les riches étoffes d'or et d'argent, de soie et de laine ont été inventées pour le parer plus encore que pour le vêtir.

Toutes les étoffes que nous avons maintenant sont connues depuis bien des siècles. Ainsi le coton était employé déjà par les anciens. La première notion que nous en trouvons est dans Hérodote, environ 445 ans avant Jésus-Christ.

« On voit, dit-il, dans l'Inde, des arbres sauvages qui, pour fruit, portent une espèce de laine plus belle et meilleure que celle des brebis. Les Indiens s'habillent avec cette laine. »

L'usage de la soie en Chine remonte à la plus haute antiquité.

Le velours nous est arrivé de l'Inde.

Les métiers à tisser des anciens différaient beaucoup des nôtres par leur disposition : les fils de la chaîne étaient placés verticalement au lieu d'être horizontaux comme aujourd'hui. Ils s'enroulaient autour d'un rouleau ou *ensouple*, placé en haut, et le tissu, à mesure qu'il se faisait, s'enroulait sur une ensouple placée en bas. C'est encore le métier dont les Persans se servent pour fabriquer leurs tapis. Ce métier était celui des Égyptiens. Chez d'autres peuples, le tissu s'enroulait en haut, ce qui ne devait pas être fort commode. Il y a loin de ces métiers à ceux que nous avons aujourd'hui, au métier de l'illustre Jacquard, aux *Multi-Jennies*, à

ces métiers féériques qui, tout seuls, sans même un seul ouvrier pour les diriger, tissent les dentelles les plus légères, les plus ornées.

Le dictionnaire de M. Bezon est un livre indispensable pour tous ceux qui s'occupent de la fabrication des tissus, comme pour tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'industrie. Ce livre aura six volumes. Les deux premiers seuls sont en vente.

Pendant tout le mois dernier, la disparition mystérieuse d'une malle contenant pour une somme importante de joaillerie a provoqué les actives recherches de la police française et allemande. Voici dans quelles circonstances :

Un joaillier de Paris, M. Heimann, avait fabriqué pour la dernière Exposition universelle plusieurs parures d'une grande valeur. C'étaient des pièces d'art où le prix de la main-d'œuvre ajoutait beaucoup encore à celui des diamants et des pierres précieuses. Aussi, l'Exposition terminée, M. Heimann pensa-t-il à réaliser le capital engagé dans un travail dont le but avait été cette Exposition même.

A cet effet, l'artiste fabricant résolut de présenter ses chefs-d'œuvre aux diverses cours de l'Europe, et pour commencer il se rendit d'abord à Constantinople, où le beau-frère du sultan lui acheta pour cent cinquante mille francs de bijoux.

Au mois d'août dernier, M. Heimann se rendit à Copenhague, où il fit quelques affaires; il en avait conclu d'autres encore en traversant deux ou trois villes d'Allemagne, lorsque, revenu à Paris, il fut impossible de retrouver au chemin de fer la malle contenant les écrins où étaient enfermés les diamants.

Toutes les recherches étant restées sans résultat, M. Heimann n'hésita pas à retourner en Allemagne, où l'enquête aboutit seulement à prouver que la malle avait positivement été vue à Strasbourg. M. Heimann s'y rendit; mais là encore les perquisitions restèrent sans effet, et M. Heimann dut se résigner à revenir à Paris, où, accompagné de l'ambassadeur de son pays, il se rendit chez le préfet de police.

Mais que pouvait-on espérer, lorsque la douane déclarait que le colis égaré n'aurait pu passer la frontière sans qu'elle en eût connaissance? Aussi, après cinq semaines de démarches inutiles, M. Heimann avait perdu toute espérance, lorsque l'un de ces jours derniers un coup de sonnette retentit à la porte, et le domestique annonça... la malle! la malle rapportée intacte, et, en effet, sans même avoir été visitée à la douane, car voici ce qui était arrivé :

Par suite d'une erreur, cette malle avait été ajoutée à d'autres en destination pour le château des Tuileries et adressées à M. Tascher de La Pagerie, chambellan de l'impératrice. Absent lors de l'arrivée de ses bagages, M. de La Pagerie ne s'était aperçu qu'à son retour de la campagne qu'une malle étrangère s'était glissée parmi les siennes, et il avait aussitôt ordonné les dé-

marches pour en retrouver le propriétaire. Quant à celui-ci, on peut juger de sa joie en retrouvant ainsi toute une petite fortune au moment même où il la croyait définitivement perdue.

*** Le *Times* publie les détails suivants sur les ambassadeurs siamois qui vont arriver en Angleterre :

Ils sont bouddhistes et ne mangent par conséquent ni bœuf, ni mouton, ni lait, ni fromage, ni beurre, ni quoi que ce soit provenant du bœuf ou de la vache. Le saindoux provenant du porc est la seule graisse dont ils se servent pour préparer leurs aliments.

Nous dirons cependant, pour les personnes qui pourraient vouloir les inviter en Angleterre, qu'ils mangent volontiers du gibier, de la volaille, du porc avec de la sauce très-forte au carry, à tous leurs repas. Ils usent modérément de l'eau-de-vie, du vin, du vin de Champagne et de l'ale. Ils sont très-passionnés pour le thé, qu'ils boivent à tous les repas et pendant toute la journée, sans lait. Ils ne mangent ni pâtisseries ni sucreries.

Huit des principaux membres de l'ambassade prennent leur repas en commun; les autres, excepté les serviteurs, ont une table séparée, et se montrent très-respectueux toutes les fois qu'ils parlent à un de leurs supérieurs. Ils sont d'une grande propreté et se baignent tous chaque jour. Leurs dents sont noires, par suite de l'usage de la noix de bétel. Ils ont toutes sortes d'objets européens pour leurs usages ordinaires.

Ils apportent pour Sa Majesté de splendides présents, parmi lesquels se trouvent deux couronnes et une selle de dame enrichies de diamants, de rubis et de pierres précieuses, des lances avec des pointes d'or, etc. Ils ont aussi à bord 50,000 livres sterling en dollars, indépendamment de lingots d'or, en sorte qu'ils sont assez bien munis.

Leurs vêtements sont très-splendides : une riche tunique avec un ceinturon d'or agrafé sur le devant par une boucle ornée de diamants et de rubis; ils ont de larges culottes et une petite coiffure richement décorée avec une torsade qui pend du sommet.

Ils ont la face purement chinoise, et ressemblent d'une manière frappante aux figures tête branlante qu'on voit dans les grands magasins de thé en Angleterre. Un certain nombre d'entre eux ont changé leur beau costume oriental pour les culottes de matelots, le paletot et le chapeau verni. Ils n'ont pas gagné à ce changement.

*** Nous trouvons dans le *Morning-Post* quelques détails intéressants sur la visite faite à la reine de Madagascar par un Français, M. Lambert, et la célèbre voyageuse, madame Pfeiffer :

« M. Lambert montait à la capitale, honneur qui n'est pas accordé au commun des visiteurs, lorsque la reine reçut l'avis vrai ou faux que le but principal de son voyage était de pousser le peuple à la détronner, et de placer le sceptre entre les mains du jeune prince

chrétien Rakood, dont les principes sont reconnus plus libéraux. Sur ce, la reine Ranavola ordonna l'expulsion immédiate de M. Lambert et de ses domaines.

» Madame Pfeiffer, M. Laborde, qui réside à Madagascar depuis près de trente ans, et d'autres Européens, reçurent tous l'ordre de partir sur-le-champ. Nous n'avons pas d'autres détails sur ces événements que ceux qu'on vient de lire, et que nous empruntons à la *Sentinelle de Maurice*. M. Lambert et ses co-expulsés étaient attendus au Port-Louis. Mais cet incident n'avait pas troublé les relations de la colonie anglaise avec Madagascar, d'où elle continuait à obtenir les objets nécessaires à sa consommation. »

*** On vient de commencer la démolition de différents bâtiments dépendant de la préfecture de police qui sont situés rue de Jérusalem et quai des Orfèvres. Au coin de ce quai, on voit encore deux tourelles de construction assez massive, dont l'extrémité inférieure était cachée sous un placage qui autrefois avait été transformé en boutiques. Ces deux tours, dont le caractère a été dénaturé à différentes époques, faisaient partie des constructions élevées sous le règne de Philippe IV par Enguerrand de Marigny, qui rebâtit presque entièrement le palais de la cité, servant alors de résidence royale. Ces derniers vestiges vont disparaître, et il ne restera bientôt rien non plus de l'ancien hôtel ni du jardin des premiers présidents du parlement de Paris. Cet hôtel, commencé par Achille de Harlay, sur les dépendances du bailliage du palais, fut achevé en 1611 par son successeur immédiat à la première présidence, Nicolas de Verdun. Le chiffre W, qui était le monogramme de ce magistrat, se voyait naguère encore sur diverses parties de l'édifice.

*** Sont nommés :

Professeur titulaire de la chaire de mécanique rationnelle, vacante par suite du décès de M. Sturm, M. Liouville, membre de l'Institut.

Professeur titulaire de la chaire d'astronomie mathématique, vacante par suite du décès de M. Cauchy, M. Puiseux, docteur ès sciences mathématiques.

Professeur titulaire de la chaire de géologie, vacante par suite du décès de M. Constant Prévost, M. Hébert, docteur ès sciences naturelles.

*** M. Martha, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Douai, est chargé du cours de poésie latine au Collège de France.

*** On vient d'ouvrir au Muséum d'histoire naturelle, au rez-de-chaussée du bâtiment de l'Horloge, une curieuse et nouvelle galerie, récemment organisée. Cette galerie est occupée 1° par les gros animaux empaillés : éléphants, rhinocéros, chevaux, buffles, etc.; 2° par les madrépores; 3° par les animaux parasites conservés dans l'esprit-de-vin. L'organisation des galeries de ce riche établissement ne laisse plus rien à désirer.

* * A la bibliothèque de Weimar se trouve, entre autres documents curieux, le diplôme de citoyen conféré par la république française au poète allemand Frédéric Schiller. Ce décret est daté de l'an I (10 octobre 1792), adressé à M. Gille, publiciste allemand, et signé par Roland et Danton.

* * Un anniversaire de cinquante ans, au sujet duquel on a fait une statistique assez curieuse, a été célébré à Berlin. C'est celui de M. Gern, un des acteurs les plus estimés et les plus aimés. Un habitué du Théâtre-Royal a gardé scrupuleusement pendant cinquante-quatre ans les affiches de ce théâtre. Grâce à elles, cet homme soigneux et patient a pu constater que, pendant les cinquante dernières années, M. Gern, le bénéficiaire, n'a pas joué moins de sept mille cinq cents fois !

* * On lit dans le *Court Journal*, cité par le *Standard* :

« L'esclandre qui a eu lieu à l'Opéra, à la répétition de mardi, fait le sujet de toutes les conversations. Une belle prima donna dont tout le monde connaît la délicieuse figure, très-agacée par suite des observations du chef d'orchestre, qui lui reprochait de ne jamais chanter en mesure, a donné au chef d'orchestre une vigoureuse paire de soufflets. Le chef d'orchestre, fort ému, comme on peut le croire, a refusé de continuer la répétition; le directeur s'est efforcé de ramener la paix; il a condamné à une amende la trop irritable artiste, qui a sur-le-champ déclaré que son engagement était rompu; elle a refusé de jouer le soir, quoique son nom fût sur l'affiche. Le dédit de 40,000 francs a été payé immédiatement. »

* * Les membres des différentes communions de la religion réformée ont à Paris des églises, en dehors des temples de l'Oratoire, de Panthéon, de Sainte-Marie, des Billettes et de la rue Chauchat. C'est ainsi que les membres de l'Eglise anglicane possèdent un temple dans le faubourg Saint-Honoré. Les Américains qui habitent Paris vont également avoir le leur. On termine en ce moment une chapelle à leur usage rue de Berri, dans le même faubourg.

* * On vient de vendre à Londres une curieuse et importante collection d'anciennes éditions de Bibles et de Nouveaux Testaments, et quelques vieux ouvrages de littérature anglaise, propriété d'un Américain, bibliophile distingué.

Coverdale's Bible, avec plusieurs feuillets en fac-simile, d'autant plus intéressante qu'elle est la première traduction protestante des saintes Ecritures en anglais, vendue 4,750 fr.; *Crammer's Bible*, édition de 1544, entièrement complète, 2,250 fr.; *Taverner's Bible*, 1539, avec le titre en fac-simile et trois feuillets manquant à la fin, 900 fr.; la Bible, traduite par Matthews, avec quelques feuillets déchirés, 575 fr.; un autre exemplaire de cette traduction, revue par

Beche, 550 fr.; *the Bishop's Version*, renfermant les apocryphes, imprimée par Jugge en 1572, 662 fr.; *la Version de Genève*, imprimée pour la première fois en Écosse par Arbuthnot, avec quelques feuillets en fac-simile, le dernier feuillet manquant, 418 fr.

* * On vient d'admettre dans les salles de l'Hôtel-Dieu de Toulouse, et dans le service de M. le docteur Dougnac, une jeune fille atteinte d'une affection aussi rare que singulière.

Cette malade est en proie à une attaque de catalepsie qui dure déjà depuis deux jours.

Les médecins de la ville, dit l'*Aigle*, curieux d'examiner un cas qui ne se rencontre pas deux fois dans la carrière d'un praticien, se rendent avec empressement auprès de cette patiente, afin de voir par eux-mêmes les phénomènes singuliers offerts par une maladie aussi bizarre.

Quels que soient les mouvements qu'on imprime aux membres de cette malheureuse, la position une fois acquise, ils la conservent avec une exactitude d'automate.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON : le *Perroquet gris*, comédie en deux actes, en vers, par M. Lelioux. — THÉÂTRE DU CIRQUE : l'*Amiral de l'escadre bleue*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Paul Foucher.

M. Lelioux est un débutant, qui, sans prétendre aux coups de maître, a obtenu un fort joli succès à l'Odéon; sa pièce est écrite en vers souvent spirituels, toujours faciles et bien faits; elle a de la vivacité, de la jeunesse, une pointe d'extravagance qui ne lui nuit pas, et le mérite très-réel d'exploiter une idée juste et de le faire avec originalité. — M. Faustin est un jeune poète aimé de madame de Ferrière, une belle et élégante veuve qui a sur lui un empire absolu, — comme on dit dans les romances, — et lui fait croire tout ce qu'elle veut, à ce point qu'elle lui persuade, avec toutes sortes de jolies coquetteries sentimentales et un caquetage très-gracieusement rimé, qu'elle croit à la *métempsycose*, et qu'elle est persuadée que son perroquet gris, — un bonhomme de perroquet gris qui n'a sûrement jamais eu une idée à lui, — est une sorte de mauvais génie attaché à son sort, et dont il faut se débarrasser pour obtenir la réussite de la première pièce de Faustin, qui doit être jouée le soir même au Théâtre-Français; elle fait si bien que cet amoureux et crédule Faustin s'arme d'un pistolet et entre dans la serre de madame de Ferrière, où l'honnête perroquet perche sur une branche

d'arbre, avec le dessein bien arrêté de le sacrifier au coup de trois heures, moment fatidique indiqué par madame de Ferrière pour être complètement efficace. Le poète en faction, une série de visites se succèdent dans le salon de la belle dame. On parle de tout un peu, et de la pièce qui doit être jouée le soir beaucoup. — C'est trop long, dit l'un. — C'est faiblement écrit, dit un autre. — Il y a une inexpérience de la scène que le public n'acceptera pas. Et puis ceci et cela, et mille critiques qui partent de toutes ces bienveillances mondaines comme autant de flèches acérées à l'adresse du pauvre auteur. Madame de Ferrière laisse dire, et semble même un peu encourager les médisances. Tout à coup une détonation se fait entendre. Elle se précipite dans la serre : — Le malheureux ! s'écrie-t-elle, il était là ! il a tout entendu ! vos jugements l'ont tué ! il est mort !... On la croit.

Le reste se devine. L'auteur mort, la pièce va aux nues, la troupe des médisants du matin se transforme en un chœur d'admirateurs, le jeune auteur est couronné de tous les lauriers du Parnasse, — vieux style, — la pièce est déclarée chef-d'œuvre d'emblée, et maintenue pour telle par un public enthousiaste. Faustin apparaît à temps pour recueillir les doux fruits de son triomphe, si adroitement préparé par madame de Ferrière, et pour obtenir cette main à laquelle il doit presque sa gloire. Quant au perroquet qui a fait les frais de cette jolie mystification des envieux, il n'y a pas même à le plaindre, il était empaillé. Faustin n'a rien sur la conscience, rien, pas même l'âme d'un oiseau ; ce qui serait bien quelque chose, si l'on en croit M. Michelet.

La pièce est jouée avec un ensemble remarquable, et mademoiselle Bérangère y est particulièrement charmante.

De cette coquette comédie de salon, jouable entre deux paravents, aux grandes machines du Cirque, il y a bien loin ; les deux pièces n'ont qu'un rapport entre elles, le meilleur possible du reste : le succès. Les malheurs de l'amiral Byng, habilement et parfois éloquentement racontés par M. Paul Foucher, émeuvent chaque soir profondément la foule naïve et intelligente du boulevard du Temple. Elle est héroïque et touchante cette histoire du héros anglais, victime d'une politique féroce et d'une opinion publique aveuglée. On s'intéresse à ce malheureux amiral, fusillé sur son bord en punition d'une défaite inévitable, et voyant les horreurs d'une exécution s'ajouter aux tristesses d'un aussi grand revers. Il meurt à bord du *Monarque*, que naguère il commandait. Il est fusillé à Portsmouth le 44 mai 1757. Il y a juste un siècle. Raconter les mille incidents, les péripéties intéressantes dont M. Paul Foucher a fait la trame de son œuvre, est chose impossible ici ; il faut d'ailleurs, pour en bien jouir, la voir dans son ensemble, avec son accompagnement de canons, de fusils, de batailles, ses beaux décors, sa mise en scène grandiose, ses costumes, et jusqu'à ses

divertissements, où des danses très-bien exécutées ont enchanté le parterre. Il faut aussi voir M. Bocage, dont le nom rappelle tant de succès, revêtir l'amiral Byng de cette belle forme qu'il sait donner à toutes ses créations.

Nous terminerons aujourd'hui ce bulletin hebdomadaire par quelques nouvelles des théâtres étrangers.

*** Le 9 novembre a eu lieu au théâtre du Lyceum, à Londres, la première représentation d'un nouvel opéra de M. Balfe, la *Rose de Castille*, dont les paroles ont été calquées par les auteurs anglais sur l'opéra-comique français le *Muletier de Tolède*.

Il y a eu succès, très-grand succès. La salle a failli crouler au bruit des applaudissements, et la fierté nationale (M. Balfe est Irlandais) s'est donné ample satisfaction. Le nouvel opéra a été joué trois fois de suite, jeudi, vendredi et samedi, et l'enthousiasme n'a fait que croître.

*** L'Opéra de Berlin prépare en ce moment *Maître Pathelin* de M. Bazin.

*** Le Théâtre-Lyrique de Rio de Janeiro vient d'engager, à de brillantes conditions, mademoiselle Antoinette Mary, élève de Bordogni. Cette artiste, qui possède une belle voix de contralto, a déjà chanté avec succès à Milan, à Lisbonne et à Londres.

MAXIME TERMONT.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philipon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 francs ; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal amusant* ont droit à la recevoir franco en France, moyennant 44 francs adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe ; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 francs, est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue franco sur tous les points de la France, moyennant 20 francs. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 francs, au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.